

Geologia sexualis

Entretien avec Karl Lemieux

Apolline Caron-Ottavi et Julien Fonfrède

Numéro 196, septembre 2020

Sexe | Pour un cinéma subversif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron-Ottavi, A. & Fonfrède, J. (2020). Geologia sexualis : entretien avec Karl Lemieux. *24 images*, (196), 12–17.

Geologia sexualis

Entretien avec Karl Lemieux

PROPOS RECUEILLIS PAR APOLLINE CARON-OTTAVI

ET JULIEN FONFRÈDE



↑ Fuses de Carolee Schneemann (1969)

*Karl Lemieux et Marie-Douce St-Jacques travaillent actuellement sur l'écriture d'un scénario de long métrage, adapté du livre **Le Majestic** de Robert Alexis. L'occasion d'une première discussion.*

Comment est né ce projet de film qui traitera de BDSM ?

C'est une vieille idée. J'ai grandi avec le cinéma *underground* et je me suis toujours dit que ce serait intéressant de faire un film là-dessus, avant même de travailler sur *Maudite poutine*. Aussitôt que j'ai eu terminé *Maudite poutine*, j'ai donc voulu me lancer dans ce projet. Mais je ne voulais pas refaire un film dans la campagne profonde, j'avais le goût d'explorer un autre monde, un milieu urbain...

Marie-Douce était très intéressée aussi par ce projet autour du BDSM, et on a commencé à faire de la recherche. Pendant deux ans, on a rencontré des gens qui font partie de la scène, on a fait des entrevues avec des dominatrices professionnelles et des soumis, entre autres. On a eu le privilège de découvrir un monde fascinant et de rencontrer des gens passionnés et dédiés ; certains ont vécu des transformations thérapeutiques et salvatrices grâce au BDSM, qu'ils soient dominants ou dominés. Ces personnes sont allées à contre-courant ; elles ont suivi leurs instincts et ont réussi à intégrer ça dans leur vie, c'est très inspirant. Le sadomasochisme est un sujet tellement complexe et nuancé.

Donc l'adaptation du livre de Robert Alexis n'était pas prévue dès le départ ?

Au départ, on voulait en effet écrire un scénario original basé sur ces entrevues. Et puis, parmi les livres qu'on a lus, on a découvert *Le Majestic*, un roman de l'auteur Robert Alexis qui évoque subtilement l'univers du sadomasochisme. Ça a été un coup de cœur. Le livre raconte la relation entre un jeune géologue, qui vient de prendre le poste de responsable du département de géologie d'un petit musée d'histoire naturelle, et de la directrice du lieu. Dans le sous-sol de ce musée, au milieu d'une vaste collection de pierres et d'objets naturels, le mandat initialement scientifique du personnage se transforme en explorations inattendues.

Qu'est-ce que le livre et ce contexte scientifique apportent au projet ?

Une de nos difficultés pour écrire un scénario original, c'est qu'on avait fait tellement de recherche sur le milieu du BDSM qu'on avait de la misère à briser cette coquille et à traduire cette matière en récit de fiction. En d'autres mots, on était trop ancrés dans la réalité, presque au seuil du documentaire.

Le livre de Robert Alexis nous a en quelque sorte donné la permission de revenir à un univers purement imaginaire. Son récit parle d'identité, de transformation, du rapport aux expériences de la vie tout en étant très onirique (ou cauchemardesque, ça dépend des perceptions).

En ce qui concerne le contexte scientifique, l'éveil érotique des personnages a lieu au cœur du musée, parmi les collections de pierres et d'objets qui font partie de l'histoire naturelle de notre monde. Le personnage principal développe une fascination pour la nuit, confronte sa nudité à l'obscurité et développe une sorte d'intimité avec les rats... il retourne en quelque sorte à la nature et passe de la théorie à la pratique. Toutes ces références à la géologie, notamment dans les dialogues, sont bien entendu fascinantes. D'un point de vue esthétique, la géologie et les sciences naturelles en général font des images fortes.

Au final, on va sûrement être plus proches de l'univers onirique de *Duke of Burgundy* de Peter Strickland, qui fait également un petit clin d'œil à la science, dans ce cas-ci entomologique, que de *La pianiste* de Michael Haneke, avec son hyperréalisme.

Comment se passe votre collaboration avec Marie-Douce St-Jacques ?

Ça se passe très bien ! C'est une musicienne, une éditrice et une artiste visuelle. Elle est sensible à la fois au cinéma, à la littérature et à l'art expérimental. Elle est curieuse et elle partage mon amour profond pour la culture *underground*, un milieu dans lequel l'esthétique BDSM a d'ailleurs été beaucoup utilisée et représentée – je pense notamment à toute l'identité visuelle des groupes industriels et *noise* de l'époque, mais aussi au cinéma *underground* en général.

Nous discutons beaucoup, ce qui est particulièrement nécessaire pour aborder un sujet aussi délicat que celui de la sexualité et de l'érotisme. Bien entendu, nos points de vue sont parfois différents et ça permet de remettre en question certains aspects du récit et d'avoir du recul pour construire les personnages.

En termes de regard sur le monde, qu'est ce qui vient te chercher dans ce sujet, en tant que cinéaste ?

Ce que je trouve particulièrement intéressant, c'est qu'on dirait que le BDSM permet de tout exagérer et en même temps de tout mettre au clair, comme par exemple les dynamiques de pouvoir. Si on y réfléchit, c'est tellement présent dans le monde, à tous les niveaux, et c'est aussi parfois présent dans les relations sexuelles « normales », et dans les relations en général. Le BDSM est une façon de mettre ça au clair, d'assumer, d'exprimer son consentement ou de poser des limites. Pour le cinéma, il y a là une sorte de « petit théâtre », de monde parallèle, avec quelque chose de très visuel, qui est approprié pour le monde de l'image. Le sadomasochisme est une puissante métaphore...

C'est une sorte d'outil psychanalytique pour aborder la société aussi...

Oui. Mais dans mon travail en cinéma, je travaille beaucoup à l'instinct. Il y a une part de tout ça que je ne comprends pas. Même pour mes projets de films expérimentaux, j'aime tourner ma caméra vers des choses que je ne comprends pas. Ça donne l'occasion de réfléchir à un sujet et d'aller jusqu'au bout, pour voir ce qui va en ressortir.

On est en 2020. Quand tu écris un film comme ça, qui touche à la sexualité, est-ce que tu te poses des questions sur ce que tu as le droit de faire ou non en tant qu'homme ?

Oui, je n'ai pas le choix de me poser ces questions-là. Marie-Douce et moi en parlons souvent et nous nous questionnons constamment sur la portée des actions qu'on met en scène, tout en essayant de ne pas se censurer. Il y a présentement une prise de conscience sur des choses qui ne fonctionnaient pas dans notre société et ça, c'est essentiel. Il y a une culture de l'abus qui a été entretenue depuis beaucoup trop longtemps, et ça doit absolument cesser. Je pense aussi qu'il y a un manque d'éducation énorme, en particulier en ce qui concerne la sexualité, et c'est important de continuer à mettre les sujets difficiles sur la table, car ça permet ensuite d'y réfléchir collectivement. L'art est une belle façon de le faire.

Il y a un risque en effet, en n'abordant plus ce qui « dérange », de lisser la vision de la société, ou tout simplement de l'humain.

L'histoire du cinéma est tellement bizarre à ce niveau-là. La sexualité en général est une extension de l'activité humaine. Oui, il y a toute une histoire de la censure au cinéma, le poids du catholicisme, mais au-delà de ça, on peut se demander pourquoi ça n'a jamais été très bien représenté au cinéma. Si on regarde la sexualité au cinéma, c'est très étrange : on s'est rendu dans les années 1960 avec des films populaires comme *Deepthroat* et *Behind the Green Door*, où la pornographie avait enfin franchi le seuil du cinéma commercial, et puis ça s'est effondré ; ce type de démarche est retourné très rapidement dans la forteresse de la pornographie.

Quand on lit un ouvrage aussi fascinant que *Film As a Subversive Art* d'Amos Vogel, on constate que dans les courants du cinéma *underground*, depuis la nuit des temps, il y a toujours eu une lutte contre la censure, vers une liberté d'expression plus grande. Le cinéma *underground* permettait justement de représenter tous les aspects de la sexualité, aussi folle et libre soit-elle, de *Fuses* de Carolee Schneemann (1969) à *Flaming Creatures* de Jack Smith (1963), en passant par les actionnistes viennois... Pourquoi se retrouve-t-on aujourd'hui dans une situation où on sait que la plus grande activité sur le Web, c'est la pornographie, mais on n'en parle pas ? Plus ça va, plus le cinéma devient étrangement puritain...



↑ **Smooth** de Catherine Corringier (2009) → **9 Songs** de Michael Winterbottom (2005) → **Flaming Creatures** de Jack Smith (1963)

Avec cette peur des extrêmes, les films qui les affrontent font d'ailleurs parler d'eux.

C'est là qu'on peut célébrer des cas de courage, comme *9 Songs* de Michael Winterbottom, qui intègre la pornographie dans un film *mainstream*, même si ce n'est pas forcément un grand film. Bien filmée, dans un appartement, au lever du soleil, une scène d'orgasme sur un comptoir de cuisine c'est... Wow! Ça ne se *fake* pas, ça. Est-ce que ça se joue à l'écran? Pas vraiment. Ces dernières années, ce qu'a fait Gaspar Noé est intéressant aussi, avec son *Love*. C'est beau de trouver des acteurs et des actrices qui ont le courage d'avoir des ébats amoureux devant la caméra. Pour moi, ça fait toute la différence.

Et on prend conscience de toute cette dimension-là, dont on nous a privés pendant tant d'années au cinéma. Pourquoi on tourne notre caméra vers certaines choses et pas d'autres? Dans ce processus, malheureusement, je pense qu'on s'est privés de beaucoup de beauté humaine, une beauté dans l'humanité qui mérite d'être à l'écran.

Deux corps qui font l'amour, il n'y a rien là, pourtant.

C'est même très beau. Je me rappelle que j'avais fait une entrevue avec Philippe Grandrieux, en 2002, et je l'avais interrogé sur les scènes charnelles dans *Sombre* ou dans *La vie nouvelle*, en disant que ça ne devait pas être évident à tourner. Et il m'avait répondu que ce n'était pas plus compliqué à filmer que quelqu'un qui ferme la porte d'une voiture. Tout est compliqué à filmer!

En termes de mise en scène justement, même si tu en es encore au stade de l'écriture : quand on s'attaque à ce genre de sujet, on pense sûrement déjà à comment filmer, jusqu'où on peut aller?

Absolument. D'autant plus qu'avec la mise en scène du sexe, il y a eu des réussites absolues, comme le *Intimacy* de Patrice Chéreau, mais aussi des échecs monumentaux, et il faut rester conscient par rapport à ça. Je pense par exemple à tout le drame qui a resurgi au sujet des tournages de Jean-Claude Brisseau, c'est triste à lire... Ou encore à propos de *La vie d'Adèle* : tout le monde encensait ce film et, au final, on entend que le réalisateur était abusif.

Pour l'instant, on est encore en écriture et je me permets de rêver. Rêver à ce qui donnerait le plus de force au film. Mais ensuite, il y a le réel, il y aura des considérations qui vont se faire avec les actrices et les acteurs. Ce qui va se jouer au moment du casting et dans l'approche du tournage est très important. Quand on tourne des scènes aussi délicates et intimes que le sexe, il y a des façons de faire autrement : je pense à Catherine Corringer, une artiste qui travaille en théâtre et qui fait de la vidéo d'art avec une approche extrêmement intime. Il y a des choses qui se passent devant la caméra qui ne pourraient tout simplement pas avoir lieu sur un plateau traditionnel. Si on veut tourner des images différentes, il faut trouver une façon de tourner différemment.